

# Vincent Magnol

## Le nid de frelons

Extrait du livre

## Préambule

Comme le vent peut paraître bien calme, comme tout peut sembler à sa place, avant que l'inopportun grain de sable ne vienne s'incruster dans la mécanique plus ou moins bien huilée, de nos jours qui quiets, s'écoulent. L'instinct endormi, s'aveugle de la fausse clarté de cette toute relative et lourde paix qui s'appesantit avant la tempête, avant que les éléments ne se déchaînent, avant que toute une existence ne se délite et ne craque de toute part. Alors, le navire chahuté par l'onde en fureur et implacable, subissant moult voies d'eau, ne peut résister longtemps à l'appel des fonds...

Une aile de papillon est capable dit-on, de générer un ouragan. Les évènements dominos, en chaîne, peuvent effectivement s'évertuer à générer la catastrophe d'un grain de sable, de l'alaire battement d'un lépidoptère, ou plutôt en ce qui nous concerne, de l'alaire battement d'un hyménoptère ; le piquant vespa. Les évènements dominos, en chaîne, peuvent donc s'évertuer à générer une catastrophe, de l'impéritie alliée à la bêtise. Mais le yin demeure dans le yang... Fort heureusement, la lumière perce bien souvent les ténèbres et parvient parfois, lorsque la bonne volonté, la combativité et l'altruisme opèrent en synergie, à repousser l'obscurité, à la bouter si loin qu'elle finit enfin par céder la place à une douce et revigorante diurne clarté. Il arrive en effet, que le navire que l'on croyait perdu, à jamais englouti par les flots glacés de la haine gratuite, de l'étouffante indifférence, remonte finalement à la vie, in extremis, renfloué par un air salvateur...

*Un morceau métallique tranchant passe de mains en mains dans l'indicible cohue pénitentiaire. Le véreux est percé au foie. Il s'affaisse au sol couvert par le brouhaha ambiant et la densité humaine grouillante. Simultanément, l'élément ferreux aiguisé et sanguinolent, chemine de mano à mano et jamais ne sera retrouvé. La victime n'est alors perçue que lorsque la compacité d'embaillés s'amointrit. Une enquête interne en découlera d'où personne ne sera alarmé. Les anicroches en prison peuvent surgir si souvent et si brusquement...*

## Chapitre 1

Il fait nuit sur la Sologne frileuse de cette fin d'année. Les cheminées laissent échapper de légers serpents de fumée, dispersant à l'entour, une agréable odeur de bûche brûlée. Cette agréable odeur qui fait presser le pas au passant transi. Cette agréable odeur qui lui rappelle la douceur du foyer de l'âtre, qui l'attend, là, à quelques foulées, non loin, dans son chez lui chaud et douillé.

Nous sommes un samedi soir banal, un samedi soir comme il y en a beaucoup. Martine s'active à ses fourneaux. Elle mijote un petit repas sans prétention, qui suffira amplement pour un plateau télé. Il est dix-neuf heures. Jean, quant à lui est dans le garage. Nous sommes début décembre. Jean s'évertue à remettre en état quelques guirlandes électriques pour Noël. Cette activité tendrait effectivement, à rendre ce samedi soir moins banal que décrit plus haut. D'autant que la banalité veut généralement ne rien avoir à déclarer de particulier. Or, ce soir, ça n'est pas précisément le cas. Nous dirons donc, que ce samedi soir commença de la façon la plus classique qui soit, mais que sa tournure pourrait bien en modifier son caractère insignifiant du plat ordinaire.

Effectivement, depuis quelques jours, Jean se sent un peu las ; étrangement las. Et ce qui l'inquiète davantage, est cette sensation d'oppression de plus en plus présente. Bien évidemment, il n'est pas allé consulter son médecin de famille. Jean est une véritable tête de mule et tant qu'il tient encore debout, ça va bien ainsi. Il s'inquiète de la douleur présente et fait fi de la douleur passée ; un peu comme tout un chacun somme toute. Mais ce soir, il ressent quelque chose de bizarre et de fort désagréable. Bien sûr, il a toujours cette satanée sensation d'avoir un étau lui enserrant plus ou moins la poitrine ; lequel étau, augmente sensiblement et régulièrement son étreinte. Mais ce soir, vient se greffer en sus, une douleur sournoise de prime abord, puis de plus en plus flagrante et invalidante aux extrémités de ses bras et de ses jambes. Bien évidemment Jean n'est pas idiot . Il a déjà entendu parler de ce genre de symptômes. Il se doute bien que cela provient de son palpitant, comme il se plaît à nommer son propre cœur. Ce dernier en a sans doute trop vu. Une femme soupe au lait ; deux fils, dont un complètement laxiste, voir fumiste ascendant fainéant, imbibé de roman policier depuis son plus jeune âge, et qui, cerise sur le gâteau, vient d'ouvrir sa boîte de détective

privé ! Cette situation a le don d'exaspérer Jean. Lui qui est plutôt placide et souple de caractère, explose dans de noires colères à ce propos.

— Non mais n'importe quoi ! On nage en plein délire ! Si encore il exerçait dans quelque chose de sérieux, mais là ! Et à son compte par-dessus le marché ! Il n'en vivra jamais ! C'est du grand n'importe quoi ! Ah ! Mais, ça va lui montrer ce qu'est réellement la vie, à ce foutu gamin ! Ce n'est pas un thriller de bouquin ou de film... Et qu'il ne compte pas sur sa mère et moi pour lui refiler de la rallonge à chaque fin de mois. C'est trop facile !

Heureusement, le plus jeune fait la fierté de ses parents. Il est étudiant en droit et de plus, se paye le luxe d'être tout à fait excellent.

— Et puis d'accord, une propriété de cinq milles mètres carré, c'est super ; mais quand on est jeune ! C'est qu'il faut se le cogner l'entretien. Pareil pour la maison de cent quatre-vingt mètres carré hors dépendances, il y a toujours quelque chose à faire ! Ah ! Non, non, non, les signes extérieurs de richesse et de réussite sont très bien pour l'épate, mais ce n'est pas une vie ! Vous devenez l'esclave de votre condition sociale ! Il est vrai que chaque médaille a son revers... Mais ça, c'est tout Martine ! Elle a toujours voulu en imposer celle-ci ! Il fallait sans cesse en mettre plein la vue ! Seulement, nous avons l'air mais pas la chanson ! Nous n'avons jamais gagné assez pour pouvoir donner l'entretien à une entreprise privée ; Je vous jure, ça use son bonhomme ces âneries là !

Enfin ça va passer, pense-t-il. Il va ranger tranquillement ses guirlandes, ses ampoules et tout son petit bazar, et ça ira mieux. De toute façon, Martine n'allait certainement pas tarder à l'appeler pour dîner.

— Tout de même, se dit Jean, j'irai consulter lundi. Ça commence à m'inquiéter sérieusement cette histoire là.

## Chapitre 2

— Allô ! Oui, je suis bien...au... je n'entends rien ! C'est toi "la baffe" ? Oui ! Alors écoute bien ! Tu viens comme d'habitude, où tu sais, à l'heure que tu sais, demain. Quoi !! Je pourrais me renseigner si ça t'est possible avant de t'appeler le jour pour le lendemain ? ! Non mais... Tu te moques de qui ?? Plus un mot ! Je compte sur toi !!

L'homme sombre, raccroche le combiné l'air anxieux et songeur. Et ce n'est pas l'ongle de son pouce droit qui me démentirait. Son ongle de pouce gauche non plus d'ailleurs. Rongés et triturés jusqu'à en saigner, une ridelle de chair s'est formée à l'extrémité de ses doigts, devenus constamment douloureux. L'anxieux est habillé de manière classique. Un long imperméable sur un complet veston cravate, impeccablement taillé sur mesures. Ses chaussures sont du même aloi. Une allure des plus distinguées.

Nous faisons un retour temporel de deux mois. Nous sommes début octobre, il est aux environs de vingt heures. Le songeur sort de la cabine téléphonique taguée et sale. Il marche quelque temps en fumant un cigare, puis monte au volant de sa grosse BMW, bien assortie avec sa tenue vestimentaire. Enfin, il quitte Boulogne Billancourt d'où il donna son coup de fil. Il rejoint le quai du pont du jour pour remonter la Seine noire qui mire à merveille les lumières inverties de la ville. Il roule en direction du seizième arrondissement, remonte l'avenue de New York jusqu'à la place de l'Alma, d'où il emprunte l'avenue Montaigne pour retrouver son domicile, dans le huitième arrondissement de Paris.

Le lendemain matin, le cellulaire de notre homme se met à vibrer sur la table de nuit.

Il est cinq heures trente. Après un bref et violent sursaut, il cherche d'une main frénétique, voire hystérique, le mobile éclairé, bruyant et vibrant.

— Allô! Francis, c'est moi, enfin qui tu sais.

— Deux secondes, lâche Francis de façon lapidaire.

Il quitte le lit conjugal, la tête complètement embrumée de sommeil, cherche instinctivement ses chaussons en raclant ses pieds sur le parquet, trébuche sur la descente de lit et va cogner du pied droit sur le sommier.

— Et merde !!!

Sa femme sortant à peine de sa torpeur lui demande ce qui se passe.

— Ca va ! Ca va ! Rendors-toi, c'est un appel professionnel !

— À cette heure-ci ?

— Oui à cette heure-ci ! Tu sais bien, qu'ils ne sont pas à ça près ! Tu sais bien qu'un homme en ma position, avec les responsabilités qui sont les miennes, n'est jamais réellement en repos ! Ça n'est pas nouveau tout de même ! Allez, rendors-toi !

Enfin, il trouve dans le noir ses fichus chaussons, mais il enfle le gauche en lieu et place du droit et vice-versa. Alors assurément, Francis s'agace davantage. Il réagit brutalement en envoyant valser une de ses pantoufles, droit devant, laquelle se fait un malin plaisir d'aller percuter et décrocher au passage, de son support, une photographie de paysage maritime démonté par la tempête, sous verre, le tout se soldant par un vacarme de tous les diables, que l'on pourrait aisément s'imaginer comme venant tout droit du pandémonium. Dans le calme endormi nocturne, tout bruit est ainsi exacerbé. De toute façon, Nicole, sa femme, intoxiquée aux somnifères, est déjà replongée dans un sommeil lourd. Quant à cette photo, Francis s'en moque comme de sa première cravate. Mais bon sang, qu'est-ce que ce tordu de "la baffe" peut bien lui vouloir à cette heure indue.

— Quoi !! Qu'est ce qu'il y a ? Tu n'es pas bien de m'appeler à cette heure-ci !

— Mais c'est super import...

— Et sur ma ligne privée !!

— Attends, je vais t'expliq...

— Et monsieur m'appelle par mon nom ! Monsieur a décidément tout compris ! Mais ta stupidité est sans borne !!! Vraiment, tu m'exaspères ! Peut-être devrais-tu fortement songer à l'achat d'un nouveau cerveau !! Vas-tu enfin me dire ce que tu me veux ???

— Calme mec, je t'appelle d'une cabine, tu penses bien. Je ne suis pas complètement nase, et de plus, c'est hyper important.

— Et bien, raconte donc !

— Notre rendez-vous ne pourra pas avoir lieu à l'heure prévue. J'ai une urgence ! Retrouvons-nous comme d'habitude, mais deux heures plus tard, ça devrait le faire.

— Et quelle est donc cette soudaine urgence ? questionne Francis sur un ton résolument ironiquo-venimeux.

— C'est mon business ça mec, et c'est en route depuis bien avant le nôtre.

— Non ! non, non et non ! Tu ne me fais pas ce genre de coup ! Je te rappelle que...

— Oh là ! Oh là ! Je te rappelle que sans moi, tu ne peux rien faire, et que sur notre affaire, tu ne peux pas me squizer ! Va trouver un gusse qui accepte ce job, à mes conditions, en si peu de temps !

Après un silence, monsieur Duvallois se ravise.

— Bien ! Bien, bien... Nous procéderons donc comme cela !

Il raccroche promptement, fulminant intérieurement, ce que lui reproche d'ailleurs souvent son estomac, qu'il doit soulager à grand renfort de maalox et autres inhibiteurs de la pompe à protons... Ah! Somatisation, quand tu nous tiens...

Il se recouche alors jusqu'à huit heures très précises. Au lever, il se dirige dans la salle de bain jouxtant la chambre à coucher. Elle est comme taillée dans la marbre. Les spots lumineux arasant le plafond, renvoient mille étoiles sur les surfaces lisses et polices des marbres et des miroirs. Les robinetteries dorées accentuent l'effet de surbrillance, venant souligner l'opulence. La pièce est demi-circulaire. Sur la gauche en y pénétrant, nous avons un magnifique jacuzzi disposé à l'inverse de l'habituel ; c'est à dire que sa partie angulaire se trouve sur le devant et sa partie courbe épouse la courbure du mur. De belle marche naissent du sol, entourent le jacuzzi et montent en degrés jusqu'à en araser les bords. Le sol et les marches, sont revêtis d'un somptueux carrelage imitant la pierre. Puis, sur la droite, une non moins bien ouvragée et clinquante cabine de douche. Francis fais coulisser l'un des pans vitrés de la cabine et prend une douche à la hâte. La chaleur prodiguée par l'immense pommeau le restaure quelque peu de sa fin de nuit agitée. Il se rend ensuite, une serviette autour de la taille ; le peignoir étant pour les jours où il se sent le temps de flâner ; il se rend donc, à son immense dressing. Il est dans les gris anthracite et possède le même genre d'éclairage que la salle de bain. Le plafond est un immense miroir qui dégouline par intervalle, d'entre les superbes meubles dont la hauteur est celle de la pièce. Francis sait exactement où trouver ce qu'il cherche et ne reste pas planté, à hésiter de façon interminable comme cela peut lui arriver parfois, lorsqu'il doit se rendre à un colloque, à un symposium ou autre dîner d'affaire. Il saute donc dans ses vêtements, regarde furtivement ses pantoufles, l'air mêlé d'ironie et de rancœur. Son pied droit se charge de lui rappeler qu'il n'a pas beaucoup apprécié sa rencontre avec le sommier. Une sournoise douleur se fait valoir au niveau des métatarsiens et phalanges proximales. Il évacue rapidement la photo qui donnait l'impression d'avoir subi les outrages de la tempête qu'elle était censée représenter, ainsi que les débris de verre. Il ne pouvait décemment pas attendre que Yolande, sa domestique, le fasse. Sa femme ferait alors un foin de tous les diables à la vue de ce capharnaüm. Il lui racontera une histoire cousue de fil blanc. De toute façon, Nicole est devenue un vrai zombie ; elle avalera donc la couleuvre ; une de plus... Il boit son Irish coffee dans leur superbe et très spacieuse cuisine dans laquelle sa femme et lui ne vont guère qu'en visite, car seuls s'y affairent leurs deux cuisiniers particuliers. Il enfile ensuite son imperméable et ses chaussures



qu'il trouve dans le placard mural d'un vestibule qui pourrait à lui tout seul, abriter un jeune couple au revenu modeste. Une fois bien apprêté, il peut enfin quitter son domicile.

Dehors, il fait frais et nuageux, néanmoins quelques éclaircies semblent vouloir apparaître. Il se saisit d'un cigare, l'humecte sur toute sa longueur, le renifle dans une aspiration ample et profonde puis, le porte à sa bouche. Dans ces rares moments, il se sent calme et serein. De son imperméable, il sort un briquet à allumage électronique, plaqué or. La flamme lèche l'extrémité de son barreau de chaise, laissant apparaître une vive incandescence. Puis, à nouveau, d'une ample inhalation, il emmagasine de la fumée, la retient quelques secondes dans sa bouche, puis la recrache lentement. Enfin, il monte dans son auto. Il suit la rue La Boétie, emprunte les Champs-Élysées, pour se garer de suite dans un parking souterrain. De son coffre arrière, il sort un anorak, qu'il revêt après y avoir soigneusement placé son imperméable. Puis il s'empare d'un petit sac de sport, referme le coffre et retourne à l'avant de la voiture.

L'endroit où il s'est garé se trouve être dans un angle mort quant à la surveillance des caméras. Francis connaît précisément chaque emplacement des caméras et de ce fait, chaque place de parking la plus propice pour ne pas être trop visible. Après avoir jeté un œil aux alentours et s'être rendu compte que personne ne faisait attention à lui, il se met une moustache postiche et une perruque, le tout dans les tons châtain foncé. Or, lui qui est grisonnant, le cheveu court, dégarni sur le sommet du crâne et toujours impeccablement rasé, cela le rend parfaitement méconnaissable. Il se dirige alors vers la première bouche de métro, d'où il emprunte la ligne numéro un qui traverse Paris en suivant la Seine jusqu'au douzième arrondissement.

Il n'est pas loin de neuf heures. Comme d'usage, le métro est bondé. Les regards sont pour la plupart, en direction du plancher quand ils ne sont pas rivés sur la carte représentative de la ligne, située en haut des portes coulissantes. Quelques regards sont parfois inquisiteurs, voire provocants. Il y a également, toujours les éternels ex-tôlards, greffés à la rame du métro comme des coquillages parasites sur leur baleine, qui théâtralistent à l'extrême dans la réinsertion, à la condition que les usagers leur donnent un maximum de sonnante et rébuchant, afin de leur éviter d'avoir à bosser. Se lever tous les matins pour aller au travail, c'est fatigant. Alors que la fonction d'écornifleur, est tellement plus simple. Il faut reconnaître que certains d'entre eux, pourraient se lancer dans une carrière de comédien. Ah! Le théâtre, les saltimbanques, comme sont nommés depuis toujours dans sa famille, les gens du spectacle. Selon lui, ça n'est pas un métier. Ce sont pour la plupart des crèves la faim, des lève-la-jambe,

des salauds et autres gentilleses et courtoisies. Vraiment, c'est un monde qu'il a toujours méprisé. Et bien voilà qu'il y est jusqu'au cou, dans ce monde. Depuis quelques temps, il est obligé de régulièrement jouer un rôle, de mener une vie de schizophrène, de se déguiser, de se posticher. La vie et le sort sont parfois bien ironiques.

Le voici arrivé station Reuilly-Diderot. Il quitte cette rame, pour la ligne numéro huit, en direction de Charenton d'où il descend, station Charenton-écoles. Il se bat un instant avec le tourniquet vertical qui refuse de lui manger son ticket. Il s'impatiente et dérange les personnes derrière lui, afin de changer de tourniquet. Il parvient enfin à franchir la barrière de mange-tickets. Il jette un coup d'œil machinal sur le tourniquet récalcitrant et s'aperçoit avec une certaine aigreur, que les usagers qui se trouvaient derrière lui, le franchissaient sans le moindre souci. Il consulte furtivement sa montre ; il est bientôt dix heures. Le fameux "La Baffe" ne devrait pas tarder, s'il n'est déjà arrivé. Ils se sont donnés rendez-vous, place Aristide Briand.

"La Baffe" est précisément, déjà sur les lieux. Le parfait banlieusard... Voici à peu près le tableau :

Baskets de marque, pantalon de survêtement de marque également, gros blouson sportswear, encore de marque, le genre qui vous donne l'aspect d'un déménageur culturiste, même si vous êtes un sac d'os. Et pour finir, un bonnet de marque évidemment.

"La Baffe" pense que le meilleur moyen de se fondre dans la masse, est de coller à la mode banlieusarde. Celle qui comme un virus, envahit villes, villages, quartiers, champs de blés etc. Force est de reconnaître qu'il n'a pas tort. Rien ne le distingue de la quasi-totalité des autochtones qui l'entourent. Cependant, Duvallois le reconnaîtrait entre mille. Il le déteste. Il ne peut le supporter, pour son arrogance, son toupet, son attitude méprisante et méprisable. Mais, car il y a souvent un mais qui traîne, dans son domaine, l'homme est du genre performant et pragmatique, et point important, il n'est pas très gourmand. Tous deux se rejoignent donc sur un banc public, l'air parfaitement distant.

— Bonjour... fait Duvallois, sèchement.

— Yo man !

— Arrête tes âneries bon sang ! Ne crois-tu pas avoir passé l'âge de ce genre d'enfantillage ?

— Oh ! oh ! C'est vrai que môssieur parle comme un livre... môssieur n'a qu'à parler affaire, ça calmera peut être môssieur...

Duvallois lance un regard méprisant à cet acolyte insupportable, essuie une salve agressive d'acidité stomacale, laisse s'égrainer quelques secondes propices à recouvrer quelque calme, puis enchaîne :

- Voici l'enveloppe, l'avance habituelle. lui tend-il dans un soupir d'exaspération.
  - Plus le petit pourcentage, j'ose espérer ?
  - Oui ! ... Bon, tu me déniches cinq gars au plus vite. Tu as toutes les instructions dans l'enveloppe. Les fonds sont dans le coffre dont la clef est avec les instructions, à la gare d'Austerlitz.
  - Ouf ! Pour une fois, elle n'est pas éloignée. J'ai eu les jetons que tu m'envoies à St Lazare.
  - J'aurais pu. La prudence est de changer constamment nos lieux de dépôt, c'est la règle.
  - Ok, ça roule mec.
  - Tu m'ennuies terriblement avec ta manière de t'exprimer... Tu as passé l'âge.
  - Attention le milord, tu te répètes...
- Nouveau soupir d'exaspération acide.
- Bon, le prochain rendez-vous sera dans un hangar désaffecté, quai des carrières. C'est indiqué dans l'enveloppe également. À la prochaine fois, je retourne au travail, je ne veux pas...
  - Éveiller les soupçons, je sais. C'est toujours la même rengaine.
  - Et bien oui cher ami, que veux-tu, le labeur est contraignant et coercitif.
  - Quoi, qu'est ce que tu me chantes là ?
  - Laisse va ! Tu ne me comprends pas et cela ne m'étonne guère. Nous ne sommes pas du même monde ! lâche Levallois en s'éloignant.
  - Sombre abruti. marmonne "La Baffe", mâchoires et poings serrés.

### Chapitre 3

Nous sommes toujours début octobre, rue du puits de lumières, à Orléans. Vincent entame sa carrière laborieusement. Les filatures succèdent aux filatures. Bien souvent, leur but étant de constater des adultères. Si ! Vous savez ! Ces fastidieuses corvées qui retombent toujours sur les privés novices !

Vincent s'est mis à son compte, il y a à peine un an. Il en est fier, de sa plaque dorée avec gravée de noir :

"VINCENT MAGNOL. Agent de recherches privées."

Il faut dire qu'il a de quoi, car autant avant de trouver sa voie, il n'était pas vraiment sérieux, autant à présent, il a franchement évolué et est devenu plutôt bosseur et opiniâtre. Il a suivi des cours dans une faculté à Melun, qui dispense les bases en droit commun ainsi qu'en techniques d'investigation, afin d'obtenir sa licence, son inscription à la préfecture et finalement, le droit d'exercer dans de sages conditions. Il fut un temps non lointain où, effectivement, n'importe quel zouave pouvait se déclarer être un privé et pouvait faire en résumé, n'importe quoi. Mais heureusement la profession tend à s'améliorer, se structurer, s'organiser afin de devenir un job à part entière. Pour être agent de recherches privées ou de droit commun, il ne suffit pas d'être un parvenu se prenant pour un James Bond. Il faut acquérir de réels talents d'enquêteur, ne pas être indolent ni négligent, savoir s'entourer de collègues de la police ou de la gendarmerie quand besoin est, savoir déléguer à d'autres confrères qui seraient davantage spécialisés dans tel ou tel type d'investigation. Il ne s'agit plus de faire n'importe quoi, n'importe comment, et c'est beaucoup mieux ainsi, pour tout le monde : pour la profession qui y gagne en efficacité et en crédit, tant au niveau du public qu'au niveau des services de police et de gendarmerie, ainsi que pour les clients qui de ce fait, ont beaucoup moins de chance de tomber sur des clampins. Là où Magnol est gonflé, réside dans le fait qu'il débute à son compte plutôt que de suivre un parcours plus classique, qui consiste à démarrer dans une agence ayant pignon sur rue et disposant déjà d'une certaine renommée. Reste à Magnol à contacter monsieur le président du syndicat de l'agence de recherches privées, afin de s'y inscrire.

Bref, Vincent débute. Il n'a que vingt-cinq ans. Ses premiers clients ne lui confient guère que des filatures pour constat d'adultère, ce qui tend à l'exaspérer et le lasser quelque peu...

Néanmoins, cela lui permet de subsister. Toujours est-il que sa dernière filature a, comme d'habitude, permis la constatation d'une trahison conjugale. Mais cette fois-ci, c'est la femme qui générerait des cornes frontales à son mari. Et oui, ça fonctionne dans les deux sens. Le couple a volé en mille éclats, comme souvent. Ce type de scénario, passé en boucle, a tendance à donner à Vincent un penchant pour les coups de blues. Il se fait alors certains soirs, l'ami d'une bouteille de whisky, dont le cadavre finit inmanquablement par se retrouver sur le sol. Pour le même résultat, il n'a la corvée, une fois dégrisé, de ne ramasser qu'une bouteille vide. Il préfère ça, à ses anciennes et mémorables jonchées de canettes de bière. Hier soir était un de ces soirs éthyliques...

Ce matin embrumé, Vincent absorbe une bonne dose de paracétamol afin d'essayer de calmer, un tant soit peu, le typhon qui lui ravage les neurones. Il est à peine assis devant son café noir, très noir, tassé, bien tassé, à réveiller un macchabée, que le téléphone retentit. Dans sa tête, c'est le coup de grâce, Hiroshima. Il a le sentiment d'être au cœur d'un campanile affolé. Il décroche prestement afin d'éviter la deuxième sonnerie.

— Allô ! Vincent, c'est ton père ! Qu'est ce que tu fous ? T'as vu l'heure ? !

— Oh ! Merrr...credi ! s'exclame t-il.

Il vient seulement de passer à la trappe le fait qu'il déménage ce matin.

— Je suis en bas avec la fourgonnette. Je t'appelle de mon portable. Magne-toi un peu et ouvre la porte !

Vincent descend tant bien que mal les escaliers. Ce sont de vieux escaliers en chêne, qui grincent abominablement. Il habite pour quelques minutes encore, une vieille bâtisse en location dans laquelle se trouvent six studios, distribués par cet escalier à deux paliers. Il ouvre à son père. Celui-ci, voyant la face déconfite de son rejeton, comprend de suite.

— Tu as vu l'heure ! Il est déjà huit heures ! Je suis sûr que tu n'as rien mis en cartons !

— N'hurle pas papa s'il te plaît ! Monte, je te paye un café.

— Alors vite, je n'ai pas envie de rentrer ce soir, à des heures pas possibles.

— Papa, je te rappelle que tu es en retraite, ...

— En pré-retraite, nuance...

— Ouais ! Enfin tu as le temps, c'est ce que je voulais dire...

— Ah ! fait Jean soulagé. Tu as quand même fait tes cartons. En revanche, il reste encore la plaque, en bas, à déposer.

— Zut ! Je vais le faire, j'y tiens comme à la prune de mes yeux.

— Oui et bien, je suis encore capable de l'enlever sans l'abîmer, et je te rappelle que c'est ta mère et moi qui te l'avons offerte. Punaise, il est costaud ton café ! Un vrai détord boyaux... dit-il, se voulant sarcastique. Au fait, as-tu effectué le nécessaire pour ton job à Paris ?

— Oui, Paname est pourvu d'un privé de plus.

— Bon, ça roule... T'en tiens une bonne ; je conduirai... Mais pourquoi te mets-tu dans des états pareils, bon sang ?

— Ce n'est rien, ça ne m'arrive pas si souvent. Juste un petit coup de blues.

— T'es marrant toi ! Une chopine de whisky dans le gosier par déprime ! Effectivement, je souhaite que ça ne t'arrive pas trop souvent... Tu sais, pour ce genre de boulot, il te faudra te montrer abstrême, avoir les idées claires, l'esprit alerte et vif, d'autant que...

— Je sais papa, je sais ! coupe Vincent confus et un peu agacé. Confus car conscient que ces beuveries doivent cesser au plus vite, car ne pouvant que le mener à l'abîme ; agacé car sachant évidemment, que son père à cent fois raison sur ce sujet.

— Bon aller. Zou ! On s'affaire, parce qu'on n'est pas rendu.

En l'espace de deux heures, l'appartement est vidé et nettoyé. Il faut préciser qu'en dehors du mobilier strictement indispensable, Vincent ne possède pas grand-chose. Quelques vêtements, un four micro-ondes, une cafetière, un frigo, un poste radio, un ordinateur portable et en résumé, nous avons fait le tour. Si ! Un saxophone également ; un Keilwerth SX 90R "shadow" Tenor-sax, dont il ne sait absolument pas jouer. Il est vrai qu'il n'est pas insensible à l'ambiance qu'a su créer Léo Malet, dans l'écriture des aventures de Burma. Mais ses véritables mentors, sont de préférence, Delaveau, Gorrion et surtout monsieur François Vidocq qui vécut de dix sept cent soixante-quinze à dix huit cent cinquante-sept, et fut, après avoir été bagnard, chef de la brigade de sûreté en dix huit cent vingt-cinq, sous Charles dix. Le personnage de Vidocq inspira d'ailleurs à monsieur Honoré De Balzac, le personnage de Vautrin.

Avant de lever le camp, Vincent prend bien soin de démonter sa plaque et de l'envelopper dans un linge.

— Nous y sommes, nous pouvons décoller. Bye le Loiret, bonjour l'Île de France !

— C'est quand, ta visite chez le proprio ?

— Dans une semaine.

— Tu veux que j'y aille avec toi ?

— C'est sympa, mais je ne me fais pas d'illusion ; ma caution, il va se la garder. C'est un abruti mercantile. Il n'y aura rien à en tirer. Mais je descendrai tout de même, ça me fera une occasion d'aller vous voir à Chaumont.

— Comme tu veux fils !

Ils arrivent enfin rue St Sulpice, à Paris, dans le sixième arrondissement. Cette fois-ci, Vincent Magnol a acheté son appartement. Un F3. L'investissement dans la pierre s'est toujours avéré être une bonne opération. D'aspect extérieur, la bâtisse est beaucoup moins miteuse, elle semble même plutôt cossue, assez classique et bien entretenue. On y rentre par une porte cochère qui donne accès à une toute petite cour de graviers, en passant sous une arche. L'entrée du logement se trouve sous la voûte, à droite en rentrant. Il y a alors, un petit vestibule suivi d'un escalier donnant accès à l'étage supérieur et détail important pour Magnol, l'escalier est en pierre ; il ne grince pas ! Magnol ne supportait plus les craquements et moult plaintes de ces criards escaliers de bois ; surtout après une nuit bien arrosée. Sur la droite, une cuisine dans le prolongement de laquelle, on accède à une petite salle de douche et toilettes. À côté de la cuisine, assez spacieuse, se situe sa future chambre à coucher. À la gauche de celle-ci, ce qui lui tiendra lieu de salon, avec au fond à gauche, un grand dressing fermé. À l'étage, se trouve en face de la cage d'escalier, à nouveau un grand placard, puis sur la gauche, la pièce qui fera office de bureau et de réception des clients ; une pièce plutôt spacieuse également.

L'ordonnancement des pièces suscite d'ailleurs quelque incompréhension entre son paternel et lui. Jean pense que cette organisation est stupide. Cela obligera ses futurs clients, à monter l'escalier pour accéder à son bureau. Mais, Magnol, en bonne tête de lard, n'a que faire des remarques pourtant frappées sous le joug du bon sens, de son vieux. Lui, a décidé que ce sera ainsi, selon sa volonté, et pas autrement ; point barre. Enfin, se trouve dans le prolongement dudit bureau, une salle de toilette. Il faut absolument dorénavant, que les affaires soient fructueuses, afin de payer les traites et autres taxes fiscales, qui comme chacun le sait, sont très légères dans notre pays, ce n'est certainement pas les entrepreneurs indépendants, qui prétendront le contraire ; sans compter le joli crédit que Magnol s'est mis sur le dos, pour l'achat de cet appartement qui lui coûte un bras. Bien sûr, ses parents l'ont aidé, par un capital de mise en route. Lequel capital, Magnol tient à rembourser jusqu'au moindre centime d'euro. Il est aux environs de seize heures, quand prend fin l'emménagement, avec pose de la fameuse plaque dorée, soigneusement fixée à droite de l'arche. Après un repos mérité, et quelques collations silencieuses, le père et le fils s'entendent bien et se respectent mais ont

toujours eu du mal à communiquer, Jean met finalement les voiles, direction sa chère Sologne, laissant là notre privé en devenir, en herbe, voire en cotylédons.

Ayant effectué son déménagement administratif, depuis déjà trois mois, Magnol a en attente deux clients piaffants pour l'obtention d'un rendez-vous. De nouveau, il s'agit d'effectuer des filatures. Il faut bien qu'il s'y fasse. L'important, pour le moment, étant de maintenir viable son entreprise. Pour la réputation, cela viendra en son temps.

Jean, de son côté, ne peut s'empêcher de penser aux questions que son fiston lui avait posées, lors de leur trajet pour Paris. Vincent s'inquiète de la santé de son père. Il le trouve souvent pâle, ces derniers temps, les yeux cernés de noir et le regard vide, les joues caves. Il est soucie également par ses coups de pompes à répétition. Il est vrai que ce bougre d'homme n'a toujours pas consulté son généraliste, et qu'il semble malgré tout, s'y refuser. Mais il le fera... La semaine prochaine... Ou le mois prochain... Enfin il le fera...

Magnol émerge de bonne heure en ce dimanche matin. Il voudrait bien profiter de cette journée chômée, si tant est qu'il y ait une journée spécifique au repos pour ce style de job, pour découvrir les lieux, les alentours, s'imprégner de son nouvel univers et pourquoi pas, s'il en a le temps, visiter Paname.

Un café noir en guise de petit déjeuner et il attaque sa promenade. La météo semble clémente. Un ciel peu encombré de nuages, et des températures très douces pour la saison. Un bon jour pour la flânerie, fut-elle urbaine ou bucolique. Il ne se servira pas de son auto, ce sera une randonnée pédestre et RATPèstre bien sûr. C'est encore le plus pratique et le plus rapide pour circuler dans Paris et sa proche banlieue. Il commence en poussant du côté du jardin du Luxembourg, avec ses vingt-cinq hectares et ses quarante-deux statues, chères à Marie de Médicis. Il admire le théâtre de marionnettes ; flâne devant le grand bassin brandissant fièrement son jet d'eau central. Magnol s'y arrête un instant. Il admire l'ouvrage tant par ce qu'il est matériellement, que par ce qu'il lui évoque et renvoi comme image. Magnol y voit la représentation métaphorique de l'idée lumineuse venant à sourdre de la masse liquide de ses pensées remuantes. Et dans l'exercice de son métier, des idées lumineuses, il lui faudra en avoir quelques-unes. Vincent apprécie ensuite, le palais éponyme qui abrite le sénat depuis mille neuf cent cinquante huit ; contemple la fontaine de Médicis, édifiée au dix-septième siècle. Puis il enchaîne en papillonnant sur le boulevard St Germain, laissant pour le moment l'église St Sulpice, il y reviendra à son retour de promenade, pour la bonne bouche. Il peut



alors observer le Lipp, les deux magots, le café de Flore, les terrasses, les boutiques de vêtements de mode, les cinémas, les librairies et tous ces restaurants ! C'est bon à savoir, étant donné que tout ceci se trouve être tout proche de chez lui. L'estomac de Magnol se charge de lui signaler les alentours de midi. Non loin de là, il trouve une brasserie pour le déjeuner. Face au comptoir, se trouvent des tables rondes, pour couples et autres binômes. Parfaites et très usitées par les loups solitaires, peu grégaires dans son genre. Cependant, il ne choisit pas une table au hasard. Il prend bien soin de s'installer en face d'une belle rousse aux nitescents yeux vert-émeraude.

Belle ? Magnifique plutôt ! Magnol l'engagerait bien illico presto comme secrétaire et plus si affinité. Il est vrai que les yeux de cette superbe nymphe, aux couleurs davantage lagon que menthe à l'eau, donneraient l'envie d'y plonger à un grand nombre de mâles normalement constitués. Elle est visiblement assez grande, vêtue d'un tailleur gris classique, bon chic bon genre. Concentrée dans la lecture de son journal, elle est assise, jambes croisées, laissant découvrir le haut de ses bas blanc-cassé. Ah ! Les bas ! Surtout sous un tailleur ! Le paroxysme du fantasme érotique pour Magnol. De plus, son chemisier blanc est suffisamment déboutonné pour y deviner un soutien gorge rouge. Magnol vit un moment de grâce et de charme. Il ne peut décoller son regard de ce somptueux tableau qui le transporte si loin de ses préoccupations quotidiennes. Il voudrait, du moins une partie de lui voudrait avoir la force de ne plus ainsi observer cette fille. Mais nous avons tous déjà connu cette situation. Quel délice que l'attente de voir ce qui ne saurait être vu, l'interdit, le réservé, l'intime joyau dévoilé dans la légèreté de son écrin. Ce plaisir est bien souvent quelque peu gâché par la dualité fratricide du diabolin et de l'angelot, constamment en train de matcher :

— Vas-y ! Rince-toi les mirettes, tu ne fais rien de mal de toute façon !

— Mais non ! Diantre ! Parbleu ! Fais fi de ta montée de sang animal, qui te réduit à l'état de primate décérébré tout droit sorti du précambrien. Et si elle te voit, hein ! Si elle remarque ton manège, elle va s'offusquer ! Tu auras l'air malin, tu perdras toutes tes éventuelles chances de la séduire.

— N'importe quoi ! Ne l'écoute pas l'autre emplumé ! Elle aime certainement être désirée et convoitée cette fille ! Sinon, elle serait en futil et col roulé ! Et puis tu t'en fou de te faire griller, tu ne lui dois rien à la drôlesse, et tu ne la reverras sûrement jamais, et des filles, y en a plein les rues, et... et... et...

Bref le conflit éternel, généré par une éducation judéo-chrétienne engendrant une foultitude de malaises, d'incompréhensions et d'inhibitions. La jeune femme, ne tarderait pas, de toute façon, à s'en aller. Elle en est déjà à son café. Effectivement, deux ou trois minutes plus tard,

elle lève le camp. Pour notre Magnol, c'est un jour de chance, un signe du destin. À Paris, tout sera différent ; tout sera davantage de plus et offrira certainement plus d'avantage ; tout sera multiplié, amplifié, exacerbé et intense.

En saisissant sa veste posée sur le dossier de sa chaise, la jeune femme décroise les jambes nonchalamment et sans hâte, ce qui ravit notre épicurien, qui sait résister à tout sauf à la tentation. En l'occurrence, celle de s'enivrer de l'image d'un ange, de s'en imprégner, voire de s'en stigmatiser les rétines. Il a alors le temps de distinguer nettement deux superbes cuisses de nacre, avec en point de chute, une étoffe rouge pourpre, qui le ferait presque virer de la même couleur, tel le camouflage du caméléon. Magnol est ni plus ni moins zinzolin. Il regarde la créature régler l'addition puis s'éloigner. Qui sait, la reverra-t-il peut-être, comme l'exprimait son emplumé d'angelot. Petit à petit, Magnol quitte la stratosphère, pour redescendre sur terre.

Après ce moment de délices, principalement visuels plutôt que culinaires, il reprend sa marche jusqu'au champ de Mars, ne monte pas dans la tour Eiffel, il y circule beaucoup trop de monde. Il préfère rester un instant, pour la contempler. C'est enivrant, du haut de ses trois cent vingt mètres, soit un peu plus de mille pieds, son sommet semble vaciller. Il apparaît comme flexible, offrant au lilliputien observateur, un sentiment de tangage, de balancement. Mais pour le moment, impossible d'avoir la moindre tranquillité, avec ces espèces de rétrécis du bulbe rachidien, semblant aussi jaillir du sol, qui vous immortalisent sur pellicule polaroïd et veulent à tous prix vous vendre leur cliché. Le pire est qu'ils n'hésitent pas à vous insulter ces brutes primitives, quand vous refusez la photo qu'ils vous imposent. On refuse quasiment toujours, forcément ! Ces altérés vous éternisent à votre insu, comme le feraient des paparazzi ! Or, strictement personne ne leur demande quoi que ce soit ! Celui qui a entrepris Magnol, n'est pas piqué des hannetons. Il est absolument alcoolisé, noirci à la bière, sa voiture en est remplie de packs. Magnol remarque d'autre part, au passage, que les véhicules de tous ces égarés, sont rangées en file indienne, juste au pied de la tour, alors que c'est strictement interdit d'y stationner. Et ce, devant le nez d'une équipe de policier en VTT ! N'y aurait-il pas passe-droits là dessous ? Finalement, toujours est-il que ce déficient se met à l'injurier, le gratifiant de noms d'oiseaux tous plus orduriers les uns que les autres, lui crachant dessus, au nez à la barbe de nos super brigades vététistes, qui visiblement n'ont cure de la quiétude de l'honnête citoyen, ainsi que de la réputation qu'auront les touristes étrangers, des Français. Magnol se demande qui il aimerait le plus écorcher. L'altéré au polaroïd ou les agents de police qui feignent de n'y rien voir. En bon citoyen, il s'efface devant les inopportuns. Pourtant, bon sang comme ses poings le démangent...

Afin de recouvrer son flegme, il déambule jusqu'aux Invalides, s'y arrête un brin. Il contemple le remarquable dôme avec sa formidable coupole dorée, sous laquelle repose un dénommé Napoléon Bonaparte. Il enchaîne ensuite jusqu'au palais Bourbon qui abrite le siège de l'Assemblée Nationale, depuis dix-huit cent soixante-dix-neuf. S'en suit la visite d'un édifice religieux. Magnol, qui se considère comme impie, aime malgré cela, à fréquenter les cathédrales, les églises et tout autre édifice pieux, pour la beauté de leurs architectures. Il se dit que puisque l'homme sait se montrer capable d'engendrer de telles œuvres d'art, il ne peut être foncièrement mauvais, enfin le souhaite-t-il...

Il s'attarde subséquemment, dans la contemplation de la plus vieille église de Paris, qui abrite le tombeau de Descartes et paraît-il, d'un roi de Pologne : l'église St Germain des prés. Ces lieux cultes ont un effet apaisant sur Magnol. En leurs seins, le temps semble faire une pause. Les tumultes du quotidien urbain paraissent ne pas franchir leur seuil.

Las et satisfait de cette approche d'avec son environnement immédiat, Vincent Magnol se décide à réintégrer son antre, mais non sans un arrêt à l'église St Sulpice, qu'il se réservait pour le bouquet final et qui est sise vraiment à sa porte. Magnol est flapi et enchanté de cette découverte de son désormais nouvel univers. Après une soirée, tout ce qu'il y a de plus calme et tranquille, il retrouvera demain, son univers de limier, avec deux clients. Les affaires démarrent...